

Le monde selon Barbarin (automne 1998)

Suzanne Robert

Volume 41, Number 1 (241), February 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32140ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, S. (1999). Le monde selon Barbarin (automne 1998). *Liberté*, 41(1), 70–83.

Hors les murs

SUZANNE ROBERT

LE MONDE SELON BARBARIN

(automne 1998)

La porte cochère d'une hôtellerie de chef-lieu livra passage à une assez jolie petite calèche à ressorts, une de ces britchkas dont usent les célibataires, commandants et capitaines en retraite, propriétaires d'une centaine d'âmes, bref tous gens de moyenne noblesse. La calèche était occupée par un monsieur, ni beau ni laid, ni gras ni maigre, ni jeune ni vieux. Son arrivée en ville passa inaperçue¹.

Ainsi apparaît Tchitchikov dans *Les Âmes mortes* de Nicolas Gogol. Et ainsi, de façon très similaire, entra le fade Barbarin dans nos vies enclaviennes. C'était il y a vingt ans. Rapidement, il acquit des propriétés foncières à Sainte-Enclave-des-Lacs, y ouvrit un pensionnat d'été pour enfants de la métropole et fit de très bonnes affaires. Quinze ans plus tard, on le retrouvait à la tête de la mairie enclavienne — placé là par des commerçants pour la défense de leurs intérêts — et, de ce fait, détenteur de 15 000 âmes. À croire que Gogol avait pris le Fondé de pouvoir de Sainte-Enclave pour modèle de son Pavel Ivanovitch Tchitchikov, « conseiller de collègue, proprié-

1. Nicolas Gogol, *Les Âmes mortes*, coll. «Folio», n° 425, p. 23.

taire foncier, voyageant pour ses affaires ». Certes, Pavel Ivanovitch se montre beaucoup moins inconsistant que Barbarin, beaucoup plus futé et quelque peu entouré d'un halo de mystère (caractéristique dont l'autre ne jouit guère, la véritable énigme résidant dans le fait indéniable qu'il existe en ce monde des êtres tels que lui). Leur ressemblance tient plutôt à ce que Tchitchikov — du moins dans la première partie du roman — et le Fondé enclavien vivent et transigent à la limite des lois et qu'ils adhèrent tous deux à la doctrine monarchique du droit divin.

Le monde est un miroir imparfait des idéaux barbarinesques. Imparfait, car s'il eût reflété fidèlement les convictions profondes de Barbarin, ce dernier serait roi (n'en possède-t-il pas toutes les qualités intrinsèques et préliminaires ?) ; son royaume serait immense et ses sujets, nombreux et muets. Muets comme des âmes mortes.

*

Le corps

Pour Barbarin, le monde est une psyché qui le contemple à la dérobée et où il se contemple en secret.

Lorsque, dans le but d'en rapporter à la surface une image à refléter, le monde-miroir plonge dans le corps du fondé Barbarin, il en ressort sous la forme d'un bouchon. Oui, d'un immense bouchon. Car c'est bien là ce qu'il a pêché dans les profondeurs barbarinesques et qu'il hisse péniblement jusqu'à la surface polie devant laquelle le Fondé se fige dans un narcissisme larvé. Barbarin est un bouchon et son monde, un horizon bouché.

Un bouchon, cela sert à fermer, à colmater, à rendre étanche. Or justement : l'impression générale qui se dégage de la morphologie du Fondé en est une de fermeture bornée, d'imperméabilité. « Tout lui coule dessus comme l'eau sur le dos d'un canard », dit l'expression courante ; la formule moderne parle plutôt de « personnalité-téflon », en référence à cette matière

plastique anti-adhésive dont on enduit les casseroles pour éviter que les aliments y restent collés. Recouvert d'une épaisse couche « téflonique », le Fondé ne colle jamais, ni à la réalité (que les spécialistes en marketing ont baptisée « réalité-terrain ») ni au monde de la pensée ; quand on tente de le mettre en mode réflexion, Barbarin décolle et se réfugie dans son miroir-bouchon, là où règne le silence élogieux d'un hypothétique peuple soumis, là où il peut « gérer » à loisir, là où rien ne l'atteint plus. Parce qu'il n'y a rien à atteindre.

D'âge moyen et de taille moyenne, le corps du Fondé téflonique, qui semble par ailleurs en assez bonne forme, intrigue par son peu de mobilité. On le dirait rompu à la posture qu'exige un trône. Cette immobilité physique traduit un souci apollinien de mesure et de maîtrise de soi, souci qui se change rapidement en une attitude hautaine et méprisante envers quiconque s'emporte ou se passionne. Le corps barbarinesque abhorre l'excès et les changements d'humeur. Ici, l'immobilité corporelle reflète l'immobilisme de l'esprit. On a d'ailleurs l'impression d'avoir toujours connu Barbarin. On l'imagine facilement adolescent, grand teenager en baskets, les cheveux gominés retombant en une molle grappe de raisins bruns sur le front, pas brillant dans ses études, mais bellâtre musclé, flegmatique, séducteur à la gomme ayant cultivé l'art du silence lourd (pour cacher la rareté et le vide de sa parole), dansant placidement le rock et le *plain* tous les samedis soirs dans une salle paroissiale de son quartier métropolitain. C'était hier encore ! Et hier déjà, on aurait pu aisément entrevoir son avenir de fondé de pouvoir dans un village de province...

La tête piriforme², aplatie à l'avant et à l'arrière, donne un visage plat où deux petits yeux mornes

2. Le Fondé a été nommé d'après le personnage de *Barbarin*, marionnette dont la tête avait une forme de poire et qui se donnait en pâture aux moqueries de son brillant compère *Guignol*.

dorment derrière des lunettes sous un front haut et dégarni ; le cheveu rare, toujours court et bien placé, couronne la nuque large. Il émane pourtant de cette tête éteinte, de son regard fermé et de sa moue placide, une quasi constante perplexité, non pas que le Fondé s'étonne de tout ou se prenne de curiosité pour l'univers hors bouchon, mais il appert que tout ce qui dépasse les limites étroites de son monde se présente à lui comme incongru, déconcertant, voire inimaginable. Toutefois, il s'agit là d'une perplexité rentrée, comme on le dit d'une colère contenue ou d'un sourire réprimé. Tout est « rentré » dans ce visage statique.

Toujours correctement vêtu, tenue « homme d'affaires » ou « *gentleman farmer* » (après tout, on vit à la campagne !) selon les circonstances, le Fondé-bouchon aime les convenances — bien qu'il n'en connaisse pas toute la subtile panoplie — ; il aime la propreté, la philosophie de « l'esprit sain dans un corps sain », la rectitude, le bien-être, la distinction. Il se rapproche, en cela aussi, de Pavel Ivanovitch Tchitchikov à qui « toute expression un tant soit peu grossière ou malsonnante déplaisait³ ». Il n'est certes pas ce que l'on appelle un « homme du monde », loin de là ; il n'en a ni l'aisance ni les références et se montre bien incapable d'affabilité, de charme, et surtout pas d'un fin discours. Ses manières respirent la maladresse, l'ignorance et la roture, ce qui est fort malheureux pour qui se veut roi. Cependant, au royaume des aveugles les borgnes étant rois, Barbarin-bouchon fait figure de notable dans le décor social réduit de Sainte-Enclave-des-Lacs.

Tout serait pour le mieux sur ce corps-bouchon que reproduit le monde de l'autre côté du miroir s'il n'y avait cette horrible fissure, cette faille, cette zone vulnérable dans l'édifice barbarinesque. Oui, hélas ! voyez ce talon

3. Nicolas Gogol, *op. cit.*, p. 100.

d'Achille aux mains du Fondé téflonique! Voyez ces doigts... Non! Pas ce jonc d'or à l'annulaire gauche. Pas l'énorme œil-de-tigre à l'annulaire droit. Regardez plutôt les ongles... Le monde qui transpire par les ongles du Fondé est rongé. Jusqu'à l'os. Le téflon a cédé sous l'action répétée des dents. Quelle mystérieuse tragédie, quelle douleur intolérable gruge donc Barbarin en son âme troublée?

Malheureusement aucune. Tout cela n'est qu'illusion, simulacre et faux talon. Le croc et la griffe simulent un combat au milieu de la salle vide qu'offre la limpide psyché barbarinesque, car il n'y a pas de drame secret chez cet homme mou et têtu, terne, obstiné. Aucune anxiété, aucun remords, aucune cause obscure ne justifie la lutte des phanères. Dents et ongles s'ennuient, voilà tout. Ils en ont simplement assez de cet espace restreint et sans relief où on les force à vivre dans l'immobilité.

Tel est le corps qui nous gouverne.

*

L'esprit

— [...] *je désire acheter des paysans ... prononça enfin Tchitchikov qui s'arrêta net.*

— *Permettez-moi de vous demander, dit Manilov, comment vous désirez les acheter : avec ou sans la terre ?*

— *Non, il ne s'agit pas précisément de paysans, répondit Tchitchikov : je voudrais avoir des morts...*

[...]

— *Un acte de vente... pour des âmes mortes ?*

— *Non pas, reprit Tchitchikov. Nous les mentionnerons comme vivantes, ainsi qu'elles figurent dans la feuille de recensement. Je me conforme aux lois ; cela m'a valu bien des désagréments ; mais, excusez, le devoir est pour moi chose sacrée, et je m'incline devant la loi⁴.*

4. *Ibid.*, p. 52-53.

Quelques récits d'achats d'âmes mortes, ayant eu cours dans la première moitié du XIX^e siècle en Russie, étaient parvenus aux oreilles de Pouchkine qui lui-même en avait fait part à Gogol. L'un de ces cas concernait un certain Basile Ivanovitch Poroubov⁵, lequel avait acheté deux cents âmes mortes pour une somme nominale; ces « âmes mortes » désignaient des serfs mâles qui figuraient sur les listes du dernier recensement, mais qui étaient décédés depuis et dont le décès ne serait officiellement constaté et consigné que lors d'un prochain recensement. Entretemps, le gouvernement continuait de percevoir la capitation sur ces paysans auprès de leur propriétaire; s'acquitter de cette taxe minimale constituait l'une des maigres obligations qu'imposait à ce dernier le système de servage, lequel comportait des avantages mirobolants, entre autres celui, pour le propriétaire, de pouvoir emprunter au *Lombard* (ou Crédit foncier) des sommes proportionnelles au nombre de serfs mâles en sa possession. Ainsi, si l'on réussissait à acquérir, entre deux recensements, des serfs morts en les faisant passer pour vivants, le pouvoir d'emprunt s'accroissait d'autant, même s'il était fondé sur des avoirs humains inexistantes. Ledit Poroubov fit passer ses deux cents serfs morts pour vivants et déclara que ceux-ci résidaient sur des terres qu'il possédait dans le sud du pays. En fait, il s'agissait d'un marécage inhabitable qu'il avait acquis pour une bouchée de pain. Poroubov mit ses serfs morts en gage, emprunta deux cents roubles par âme au Crédit foncier, en obtint donc quarante mille roubles au total, et s'enfuit, laissant au Crédit la gestion d'âmes mortes dans un marais désert! C'était exactement là le plan de Tchitchikov. Barbarin l'eût imité s'il avait eu le bonheur de vivre dans le XIX^e siècle russe, à cette époque bénie de

5. Cas rapporté par Gustave Aucouturier dans la « Notice » suivant *Les Âmes mortes*, p. 456.

l'histoire humaine où l'on pouvait encore, en toute vertu, détenir des paysans et « gérer » des terres. Tchitchikov rêvait d'envoyer ses âmes mortes nouvellement acquises en Tauride et en Chersonèse pour la colonisation de la Crimée. « On pourrait appeler la colonie *Tchitchikovo*, ou bien *Pavlovskoié*, d'après mon nom de baptême⁶ ». De même, Barbarin rêva longtemps en secret que Sainte-Enclave-des-Lacs transformerait un jour son nom en *Barbarinville*.

Comment le Fondé appliqua-t-il, en l'adaptant, le principe de l'achat des âmes mortes à Sainte-Enclave ? Rien de plus simple. Pour servir dans son pensionnat d'été, il engagea des serfs en santé, mâles et femelles, et se les attacha. Il se les attacha de si près qu'on l'aurait cru détenteur d'un diplôme en psychologie industrielle élémentaire. C'était un boss raisonnablement *friendly*, du moins dans la mesure où le Fondé pouvait se montrer tel ; il est évident que, comparativement à la majorité des boss *friendly* du Québec, Barbarin brillait davantage par sa condescendance que par sa propension à des rapports amicaux. Il avait l'art de convaincre ses employés qu'ils « se réalisaient » par leur travail et qu'il était tout à leur avantage de se montrer productifs dans leurs tâches respectives. Toutefois, dès qu'un serf faisait preuve d'initiative personnelle ou qu'il se rebiffait contre une tâche quelconque, le Fondé-bouchon oubliait prestement ses connaissances en psychologie industrielle élémentaire et réintégra *illico* son statut de patron autoritaire. Heureusement, les prétentions à l'indépendance et les actes de mutinerie restaient assez rares chez les employés en servitude barbarinesque, car l'Enclavé de souche (qui formait la quasi-totalité du personnel), habituellement plutôt naïf, peu porté vers l'analyse du comportement

6. Nicolas Gogol, *op. cit.*, p. 278.

patronal et peu enclin à la révolte, se satisfaisait sans rechigner du salaire minime, presque symbolique, que lui versait le Fondé. Ainsi donc, en jouant de la carotte et du bâton, Barbarin poussa ses serfs dans une sorte d'entonnoir d'où bientôt ils ne purent plus s'échapper. Hélas ! bien que léthargiques, ces pauvres âmes étaient encore vivantes ! Elles pouvaient à tout moment se réveiller et chercher ailleurs un emploi mieux rémunéré et un patron moins féodal...

Grâce à Dieu, le sort vint au secours du Fondé sous les apparences de la récession ! Le pensionnat d'été ne connut pas de baisse de clientèle, les parents allant jusqu'à se priver eux-mêmes de vacances pour continuer d'offrir à leurs rejetons un séjour en climat montagneux ; mais Barbarin fit croire à son personnel qu'il avait dû procéder à une forte réduction de tarifs pour garder ses clients et que, par conséquent, il se verrait dans l'obligation de réduire considérablement les gages de sa main-d'œuvre, voire de procéder à des congédiements. La mort dans l'âme, pour ainsi dire, les âmes-serfs compatirent aux malheurs de leur maître, optèrent pour l'abnégation et moururent enfin dans le silence. Les rouant de quelques coups bas pour vérifier si elles étaient bel et bien mortes, comme le chasseur le fait avec la bête qu'il vient d'assassiner, le Fondé constata leur décès puis s'occupa de choses plus pressantes vers lesquelles l'appelaient ses affaires.

Flottait à son insu autour de sa tête piriforme un nuage piqueté d'or qui lui faisait comme un tortil vaporeux : tel un ange protecteur, l'ombre d'un Gogol repent (celui de la seconde partie des *Âmes mortes*⁷) l'escortait partout en lui soufflant à l'oreille monarchique son ode au propriétaire :

7. Plusieurs années séparaient la rédaction des deux parties du roman, années au cours desquelles Nicolas Gogol modifia complètement ses croyances religieuses et sociales.

*Avant tout, réunis tous les paysans et explique-leur ce que tu es et ce qu'ils sont. Que, si tu es leur propriétaire, et placé au-dessus d'eux, ce n'est pas parce que tu avais envie de commander et de devenir un propriétaire, mais parce que tu es né propriétaire [...] tout de même qu'eux, nés sous le pouvoir d'un maître, doivent se soumettre au pouvoir sous lequel ils sont placés, car il n'est de pouvoir que de Dieu*⁸.

Ne sachant au juste d'où venait son bonheur subit, souriant aux anges — d'un sourire, certes, contenu —, le Fondé-bouchon gonflait le torse et allongeait le pas.

*Ensuite, poursuivait le Gogol reconverti, dis-leur que si tu les fais travailler et peiner, ce n'est nullement que tu aies besoin d'argent pour tes plaisirs — et en guise de preuve brûle sur-le-champ en leur présence des billets de banque pour qu'ils voient bien que l'argent ne t'est rien —, mais que si tu les fais peiner, c'est parce que Dieu lui-même a voulu que l'homme gagnât son pain par le travail et à la sueur de son front*⁹.

Soudainement inquiet, Barbarin tâta la poche droite de son manteau où reposait son précieux portefeuille, car il lui avait semblé qu'une odeur de brûlé en émanait tout à coup, mais qui aussitôt se dissipa.

*C'est une bêtise, ajouta Gogol concentré dans son nuage annelé, que d'apprendre à un paysan à lire et à écrire pour lui donner la possibilité de lire les bouquins de rien du tout que les philanthropes européens publient pour le peuple. Le point essentiel est que le paysan n'a aucun temps libre pour cela*¹⁰.

8. Extrait de la lettre intitulée « Le propriétaire foncier en Russie » dans *Passages choisis*, cité dans la préface aux *Âmes mortes*, p. 15.

9. Nicolas Gogol, *op. cit.*, p. 15.

10. *Ibid.*, p. 16.

Pingre et jouant les grands seigneurs, négociant tout à la baisse et contestant sans relâche le prix des marchandises chez les petits fournisseurs du village qu'il payait à l'ultime limite de l'échéance, le fondé Barbarin vivait paisiblement au bord d'un lac dans son domaine de style *Dallas*, comme un riche planteur d'Amérique centrale ou un Blanc d'Afrique du Sud à l'époque de l'apartheid. Il fréquentait les gros bonnets enclaviens dont il faisait fructifier les intérêts du haut de son trône municipal. Faveurs et échanges de services, ententes financières « amicales », traitements préférentiels, légère poussée qui fait pencher la balance du « bon côté », tout cela qui — à la frontière floue du trafic d'influence et à l'intérieur des limites permises par la loi, bien sûr ! — entretient les bonnes relations lui était choses familières, agréables, naturelles même. Ayant reçu une offre très alléchante, il finit par vendre son pensionnat avec un profit exorbitant qui le propulsa, du jour au lendemain, au rang des millionnaires, rêve qu'il avait toute sa vie placidement caressé.

Le Fondé-bouchon avait atteint un échelon royal, menait grand train et coulait un bonheur paradisiaque... lorsque survint ce jour terrible où tout bascula pour lui. Une mauvaise transaction, des négociations difficiles et défavorables, de gros créanciers pressés : et voilà qu'advient le revers de fortune que tous les riches redoutent ! Heureusement, le Fondé avait secrètement abrité une partie de la vente de son pensionnat et put éviter la ruine. Pour ne pas éveiller les soupçons de ceux dont il était débiteur, il délaissa son vaste domaine au profit d'un luxueux appartement, vendit l'une de ses autres voitures de même que quelques autres possessions pour calmer les créanciers les plus importants, cependant que rien ne fut remboursé aux petits marchands du village. À l'un d'eux qui le sommait de lui rendre son dû, Barbarin fit envoyer par son avoué une mise en demeure exigeant qu'il

cessât immédiatement de le harceler, lui, pauvre Fondé déchu et insolvable ; à un autre qui disait savoir que Barbarin cachait quelque part des capitaux suffisants pour le paiement de ses dettes, il rétorqua n'avoir conservé que ce qu'il faut d'argent pour vivre et faire éduquer ses enfants, comme si l'autre n'avait pas d'enfants à faire instruire ou que les enfants du Fondé avaient eu plus de valeur que ceux du petit marchand. À force de mauvaise foi, de faux syllogismes convainquants, de formules édulcorées propres à apitoyer le peuple et de propos subtilement menaçants destinés à décourager ses détracteurs, Barbarin ne fut plus ennuyé par quiconque et conserva son poste de fondé de pouvoir municipal.

Tel est l'esprit qui nous gouverne.

*

Le règne

Les alliances du Fondé s'effritent car, si la richesse attire la richesse, elle se méfie toutefois des échecs financiers. Pour regagner l'estime (et les privilèges) de ceux à la solde de qui il règne, Barbarin a donc durci d'un cran son immense inconsistance et retaillé plus étroitement son habit de mannequin néo-libéral.

Désormais, quand il se présente devant son peuple, il tranche, pontifie, affirme *ex cathedra*, oppose son *veto* à tout ce qui risque de nuire à ses ex-pairs dont il est l'obligé. Sa morale élastique, qu'il confond avec un « esprit ouvert », accepte et encourage toutes les tendances, qu'elles soient simplement différentes ou carrément contradictoires. Peu lui importe. S'il y a une chose qu'ignore le Fondé, ce sont bien les dilemmes et les débats de conscience ; dans son cerveau lisse et aseptisé, il n'y a place pour aucun principe ni aucune passion. Rien ne lui est plus étranger que la défense d'une cause fondée sur des convictions profondes, une pensée structurée et à droite. Il est donc à l'aise en tout et avec tout, dans la mesure où cela

rapporte, ou du moins ne nuit pas au profit. «Je suis à l'aise avec ça», dit-il à tout venant...

— Monsieur le fondé Barbarin, Sainte-Enclave a opté résolument et publiquement pour un tourisme respectueux de la nature. Or, vous dirigez l'économie enclavienne vers un pôle unique: le sport motorisé. N'y voyez-vous pas une contradiction?

— Je suis à l'aise avec ça!

— Monsieur le Fondé, les comptes de la municipalité sont en souffrance depuis des mois. Qu'avez-vous à dire sur cet état de choses?

— Je suis à l'aise avec ça!

— Vous avez obligé les conseillers municipaux à accepter par vote un document qu'ils n'avaient jamais vu. Qu'avez-vous à dire à ce sujet?

— Je suis à l'aise avec ça!

...À propos de tout, Barbarin éclate d'aise. Si bien qu'à Sainte-Enclave, il n'existe pas à proprement parler d'hôtel de ville; notre maison municipale prend plutôt la forme d'un cabinet d'aisance. Là, le monde qui sort du Fondé-bouchon se déroule en un long abécédaire de lieux communs, de sophismes primitifs, de rationalisations simplistes qui font office d'explication de ses décisions arbitraires, démagogiques. Des «les gens pensent que...», «les gens veulent que...», «je dois dire que...» ponctuent alors, tels des impératifs de son présumé sens communautaire élevé, les grandes lacunes intellectuelles et démocratiques de son mince discours.

Gardien du pouvoir oligarchique en nos petites terres nordiques, peu choyé par la nature sur le plan intellectuel et peu enclin à des efforts d'abstraction, Barbarin se fait le défenseur de l'étrange conception enclavienne de la démocratie, laquelle peut se résumer ainsi: la démocratie, c'est l'absence de confrontation et de débat, c'est le respect de l'opinion d'autrui; respecter l'opinion d'autrui signifie: ne pas chercher à le faire changer d'idée; la

démocratie constituée, somme toute, un silence respectueux ! La démocratie enclavienne est en quelque sorte le cul-de-sac de l'esprit, la mort de la circulation des idées, le bâillonnement de l'intelligence et la capitulation de l'imagination. Versons tous ces ingrédients dans la marmite du cerveau barbarinesque et ajoutons-y beaucoup d'inculture, une absence quasi totale de références historiques et un néant d'intérêt pour la nature ; brassons vers la droite toujours... et nous obtenons un état social où le Fondé trouve toute son aisance, son engourdissement mental, sa paresseuse cohérence et son inertie parasitaire... mais le grand malheur du Fondé, c'est que l'assemblée des conseillers n'obéit pas à cet idéal démocratique : elle est divisée et montre publiquement sa dichotomie. Une sorte de « socialisme vert » de la gauche s'oppose à la « raison tempérée » de la droite dont Barbarin tire les ficelles, lui-même mû par la riche clique enclavienne. D'un côté se tiennent les méchants : le Trotskiste, l'Historien et *Sister Di* ; de l'autre, les bons : l'Aubergiste Gobelet, le Tavernier et le Gros-Coune. Fatigué de devoir trancher et désireux de mettre fin à d'interminables oppositions entre les deux clans, Barbarin leur a demandé de fléchir le genou, de se respecter, de se forger une opinion unique et de cesser leurs éternelles confrontations qui font la honte de la municipalité ! Est-ce inconscience, mauvaise foi, incompétence ou réflexe féodal qui le pousse à vouloir unifier ce qui justement, au nom de la liberté de pensée et de la diversité des idées, ne doit pas l'être ? Mais le monde, selon le Fondé-bouchon, n'a que faire des idées ! Le monde va au gré des courants, comme un petit bouchon sur l'océan. Et l'inconsistance barbarinesque, lentement mais sûrement, chaque jour un peu plus, sans qu'il y paraisse au premier coup d'œil et sans que l'on puisse même songer à l'en désigner comme responsable, détériore irrémédiablement Sainte-Enclavedes-Lacs. La ploutocratie enclavienne ronge êtres et choses,

faune et flore, culture et paysages, silence, liberté d'être et liberté du peuple.

Tel est le règne que nous subissons.

*

Oyez! Oyez! Braves gens de la capitale et bonnes gens des métropoles!

Tel est le corps qui nous gouverne, ici.

Tel est l'esprit qui nous gouverne, ici.

Tel est le règne que nous subissons.

Vous qui dormez dans vos villes en rêvant de vos grands territoires intacts, en croyant que le Québec est encore une terre vierge, une terre en réserve d'avenir, protégée, inentamée, réveillez-vous! Hors vos murs, quelque chose pourrit en votre royaume! Des centaines de salopards de Barbarin dans des centaines de Sainte-Enclave-des-Lacs remplies d'âmes mortes sont en train de détruire les grands espaces dont vous croyez encore, naïfs et négligents, qu'ils vous survivront.

Oyez! Oyez! Votre beau «patrimoine naturel québécois»,

ce ne sera bientôt plus que de la foutaise...

La Narratrice